Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 45 (1900)
Heft: 6

Artikel: Le passage du Saint-Bernard en 1800
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337755

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLVe Année. N° 6. Juin 1900.

SOMMAIRE

Le passage du St-Bernard en 1800. — Pistolets automatiques. — Un tir à 2500 m. avec le fusil mod. 89. — Le Détachement des subsistanres aux manœnvres du Ier corps d'armée en 1899. — Chroniques. — Informations. — Bibliographie.

LE PASSAGE DU SAINT-BERNARD
en 1800

Nous avons signalé, dans notre dernière livraison, le centenaire du passage du Grand-St-Bernard par Bonaparte, premier consul. Il franchit le col le 20 mai, et le 14 juin la victoire de Marengo le couronnait d'un nouveau laurier.

Pendant longtemps, le détail des belles opérations de l'armée de réserve en 1800 est demeuré en dehors des recherches des écrivains militaires. Le plus souvent, quelques lignes seulement esquissent le récit du passage des Alpes.

Cette année-ci, cependant, comme si l'approche du centenaire avait stimulé l'ardeur des critiques, deux ouvrages ont paru, au moyen desquels nous allons retracer les phases principales des mouvements de Bonaparte en mai et juin 1800.

L'un, édité par Chapelot & Cie, à Paris, est dû au travail consciencieux et minutieux du capitaine de Cugnac. Il est intitulé *Campagne de l'armée de réserve en 1800*. Première partie : « Passage du Grand-St-Bernard »[1].

[1] *Campagne de l'armée de réserve en 1800.* Première partie : « Passage du Grand-St-Bernard », par le capitaine de Cugnac. Un fort vol. in-8°, avec 3 cartes, 12 croquis et 8 autographes. Paris 1900, Chapelot et Cie, éditeurs.

Cet ouvrage constitue une importante contribution à l'histoire des guerres napoléoniennes. Il ressuscite de nombreux documents qui depuis cent ans dormaient oubliés dans les archives de la guerre.

« En publiant aujourd'hui ces documents, appelés peut-être à détruire certaines légendes, dit l'auteur dans son avant-propos, nous n'y joindrons que le minimum d'explications et de notes indispensables pour en faciliter la lecture et combler quelques lacunes. Ce seront les ordres et les rapports qui, s'enchaînant les uns aux autres, écriront eux-mêmes l'histoire de la campagne de l'armée de réserve. . »

Le second ouvrage auquel nous nous adressons est le *Marengo* du lieutenant J. Campana[1], qui complète sur certains points l'exposé documentaire du précédent, et y joint diverses considérations raisonnées de stratégie et de tactique.

Le récit que nous entreprenons est tout entier basé sur ces deux ouvrages, dont il reproduira de nombreux fragments.

* * *

On connaît la situation au commencement de 1800. Battues par les armées de la seconde coalition qu'avait formée en 1798 l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Suède et la Turquie, les troupes françaises avaient dû reculer sur toute la ligne. En automne 1799, cependant, les généraux Brune et Masséna avaient partiellement réparé les désastres des débuts. En Hollande, le général Brune avait contraint l'armée anglaise à capituler. En Suisse, le général Masséna, vainqueur dans les combats de Zurich, avait chassé au delà du Rhin les Autrichiens et les Russes. Ces derniers même, abandonnant leurs alliés d'Autriche dont ils estimaient avoir à se plaindre, regagnèrent la Vistule.

La situation n'était pas moins précaire pour les Français. Ils étaient réduits momentanément à la défensive sur les deux grands théâtres des opérations, ayant été refoulés au nord, sur la rive gauche du Rhin, au sud, sur les revers de l'Apennin, de Gênes au Var.

Bonaparte, revenu d'Egypte et nommé premier consul à la suite du 18 brumaire, s'empresse de réorganiser les armées.

[1] *Marengo*, étude raisonnée des opérations militaires qui ont eu pour théâtre l'Italie et l'Allemagne au printemps 1800, d'après la correspondance et les mémoires de Napoléon. Paris 1900, A. le Normand, éditeur.

L'armée du Rhin, qui s'étend de Genève à Oppenheim, est placée sous les ordres du général Moreau. La droite, commandée par Lecourbe, occupe la Suisse, avec, dans le Valais, une demi-brigade qui fournit des postes aux cols du Simplon et du Grand-St-Bernard.

L'armée d'Italie est confiée à Masséna. Mais elle est incapable d'agir. Le 5 février, Masséna écrit :

...L'armée est absolument nue et déchaussée... La solde est arriérée de six à sept mois.

Nous n'avons pas un brin de fourrage ni approvisionnements d'aucune espèce, pas un moyen de transport...

Et le 23 :

La Ligurie n'a plus d'approvisionnements d'aucune espèce, tout est épuisé... J'ai mis toutes les troupes à la demi-ration, moi-même j'en ai donné l'exemple; l'habitant ne reçoit que trois onces de pain pour vingt-quatre heures...

Pendant ce temps, les Autrichiens s'étaient avancés jusque dans les hautes vallées des Alpes, val d'Aoste, vallée de Suze, etc. Du côté de Suze, ils étaient maîtres du plateau du Mont-Cenis, qu'ils avaient surpris le 8 février.

Bonaparte s'empresse de prendre les mesures nécessaires pour remédier à la situation. Tout en donnant les ordres pour le réapprovisionnement des armées, il élabore ses plans pour la reprise des hostilités.

C'est le 25 janvier 1800 que, pour la première fois, un document officiel, lettre du Premier Consul au ministre de la guerre, général Berthier, parle de l'organisation d'une armée de réserve. La formation en sera tenue extrêmement secrète.

Un arrêté des Consuls parut le 8 mars. Il prévoit une armée forte de 60 000 hommes répartis en six divisions et dont Dijon sera le centre de concentration. Par décision du 2 avril, Bonaparte appelle à la commander le général Berthier, que Carnot remplace au ministère de la guerre. Commandement nominal, par respect pour la Constitution de l'an 8, qui ne permettait pas au Premier Consul de prendre lui-même un commandement. « Dans le fait, disent les *Mémoires* de Napoléon, le Premier Consul commanda l'armée de réserve et Berthier, son major général, eut le titre de général en chef. »

Le 6 mai, Bonaparte passera la première revue de ses troupes à Dijon. Jusqu'à ce moment, ils n'est pas trop des efforts réunis du Premier Consul, du Ministère de la guerre, de Ber-

thier et de ses généraux pour improviser l'armée. Tout fait défaut, les hommes, l'armement, l'habillement, l'équipement, les munitions, les attelages, les vivres, l'argent. De tous côtés s'élèvent les plaintes des chefs de corps.

Le 22 mars, le général de division Chabran écrit :

« Les armes manquent... La solde des officiers est toujours en retard et les plaintes redoublent... Hier matin, une espèce de révolte s'est manifestée parmi les conducteurs d'un convoi d'artillerie. Le motif était l'arriéré de solde. . »

Le 6 avril, il renouvelle ses doléances :

« ...Les troupes sont sans solde. Les officiers, infiniment arriérés à cet égard, n'ont plus de moyens de subsister.

» ...Il est impossible aux militaires de faire face à leurs engagements.

» ...Je n'ai pas encore obtenu des armes. »

Le 20 mars, le Premier Consul lui-même avait écrit au Ministère de la guerre :

Les régiments de cavalerie ont de très grands besoins. Mon aide de camp, qui vient de parcourir les dépôts, m'assure que nous avons 3000 hommes qui ne peuvent pas entrer en campagne, à défaut de selles et d'habits.

Quant aux lettres du général Berthier, elles sont une longue suite de plaintes entremêlées de protestations de dévouement et de promesses d'énergie. Il est arrivé à Dijon, le 8 avril, avec son chef d'Etat-major, le général Dupont, et dès son arrivée il renseigne le Premier Consul :

Il n'est encore arrivé que 1800 fusils...

Nous n'avons que 60 chevaux à Auxonne[1]....

...Nous n'avons pas une seule cartouche à Auxonne, faute de plomb.

Quinze jours plus tard, le 23 avril, il écrit :

Les armes que j'ai achetées, comme ministre, n'arrivent pas. Les transports sont paralysés faute de fonds...

... Je serais très embarrassé de faire un mouvement à l'instant : point de cartouches, point de plomb ; rien n'arrive à Auxonne parce qu'on alimente pas de fonds le service des transports.

L'artillerie venue de l'Ouest est sans chevaux... Pas un seul moyen de transport, ni pour les corps, ni pour les services de l'armée.

... Nos subsistances ne sont pas assurées hors la 18e division.

5000 conscrits sont arrivés ici ; tous ont été incorporés, à l'exception de 1000 qui ont déserté.

A cette époque, plus exactement le 21 avril, l'ordonnateur

[1] Lieu de réunion de l'artillerie.

Lambert, chargé de l'approvisionnement à Genève, n'avait réuni que 836 000 rations de biscuit au lieu de 1 500 000, 3000 sacs et 12 000 caisses pour leur transport, au lieu de 20 000 ; 45 000 pintes d'eau-de-vie, au lieu de 100 000, et 1500 barils pour leur transport au lieu de 2 000 ; 41 500 boisseaux d'avoine au lieu de 100 000 et 666 bœufs au lieu de 1000.

Le 25 avril, Berthier écrit encore :

Je serais à Genève si la formation de cette armée et tout ce qui est le plus essentiel à son organisation me le permettait; mais dans les circonstances du moment, elle est en retard de vingt jours.

...Vous verrez, par l'état de situation ci-joint, que je n'ai, dans ce moment, que 22 000 hommes d'infanterie disponibles, 6000 qui sont en marche et 3000 qui sont annoncés et non en marche.

La légion italique peut former 4000 hommes sans armes et sans habits, dans ce moment ; observez, dans le nombre ci-dessus, un quart de conscrits dont la désertion est journalière.

Le même jour, à 9 heures du soir, il accentue ses doléances dans une seconde lettre. Il n'a que 300 000 cartouches sur les 5 000 000 qui lui ont été promises. Pas de plomb, point de moules à balles. Pas un seul caisson pour faire suivre les cartouches d'infanterie lorsqu'elles arriveront. Pas un caisson pour les transports des effets des corps et pour les services administratifs. Pas de chevaux pour porter les munitions.

A la fin d'avril encore, et les premiers jours de mai, alors que les mouvements des troupes ont commencé sur Genève et Lausanne, il constate que les souliers font défaut, qu'il manque un grand nombre de gibernes, que les cartouches ne sont toujours pas arrivées ni l'artillerie de montagne. 5000 hommes sont arrivés à Genève, mais on ne leur a pas encore délivré de fusils.

Le service des étapes manque de tous côtés, écrit-il le 1er mai ; je suis obligé de donner les fonds de l'armée.

Et le 2 :

« Je l'avais prévu, citoyen Consul, il n'y a aucun approvisionnement fait à Genève pour la subsistance de l'armée.

» On ne fait rien pour assurer les étapes sur la route de Dijon à Genève...

» Le ministre n'a rien prévu de ce qui devait seconder vos dispositions. »

On se rendra mieux compte du retard dans l'organisation de l'armée quand on saura que, le 12 mai, donc très peu de jours avant le passage du Grand-Saint-Bernard, Berthier pres-

crivait qu'on « fasse tirer, dès demain, quelques coups de fusil à tous les conscrits, qu'on leur fasse connaître de quel œil on mire pour ajuster et enfin de quelle manière on charge son fusil[1]. »

Certains bataillons n'eurent qu'extrêmement tard un caisson de cartouches d'infanterie. Le 30 avril, partit encore de Paris huit de ces caissons.

Le ton de Bonaparte contraste vivement avec les plaintes de Berthier, chaque jour renouvelées.

« Je vois avec peine que le séjour de Dijon vous donne de la mélancolie, lui mande-t-il le 25 avril. Soyez gai. »

Le 26, il lui envoie sa façon de comprendre l'organisation de l'armée de réserve. Il écrit :

... Voici comment je vois votre armée :

La division Loison, composée des 13e légère, 58e, 60e de ligne : 6 à 7000 hommes ;

La division Chambarlhac, composée des 24e légère, 43e, 96e de ligne : 9000 hommes ;

La division Boudet, composée des 9e légère, 30e, 59e de ligne : 7 à 8000 hommes ;

La division Watrin, composée des 6e légère, 22e, 40e de ligne : 6 à 7000 hommes.

Ces quatre divisions disponibles et prêtes à marcher au 10 floréal ;

La 5e division du général Chabran, composée de neuf bataillons des quinze de l'armée d'Orient, que vous formerez en brigades comme je l'avais projeté : cela vous formerait une division de 6000 hommes, qui pourrait marcher après les quatre premières divisions ;

La 6e division qui pourrait partir de Dijon du 25 au 30 floréal, serait composée des 19e légère, 70e, 72e de ligne : 6 à 7000 hommes ;

La 7e division serait composée de la 17e légère et des six bataillons restant des quinze de l'armée d'Orient ;

Et, enfin, vos 4000 Italiens, en laissant un dépôt qui puisse former les 3 ou 4000 Italiens qui sont encore dans les différentes parties de la France, et qui se rendront à Dijon lorsque le mouvement sera démasqué.

Ainsi, il me semble que, le 15 floréal, vous pourrez avoir à Genève, prêts à se porter où il sera nécessaire :

1° Les quatre premières divisions . .	28 à 30 000	40 000 hommes.
2° La 5e division Chabran.	5 à 6 000	
3° Quelques jours après, les Italiens .	4 000	

[1] Le fusil d'infanterie était du modèle 1777 : son calibre était de 17,5mm ; son poids, sans bayonnette, de 4 kg 650.

La balle pesait 24 gr 5 ; la charge de poudre 12 gr. 2

La portée efficace était de 135 m. ; la portée extrême de 974 m. ; mais à partir de 234 m., tous les coups étaient incertains.

Ce fusil légèrement modifié en 1800, fut dénommé fusil mod. 1777 corrigé, et arma toutes les troupes d'origine française pendant les guerres du premier Empire.

Au 30 floréal, vous pourriez avoir à Genève :

La 6e division	6 à 7000 hommes.
Et vers le 15 prairial, la 7e division	6000 —
Le général Turreau pourrait vous seconder, avec . .	3000 —
Les troupes de l'armée du Rhin qui sont dans le Valais	3000 —

Ainsi, vous pourriez être arrivé à Aoste et à Suze du 20 au 30 floréal, avec 44 000 hommes d'infanterie, et vous seriez suivi, à dix jours de distance, par une division complète de 8000 hommes, et, à vingt jours, de six autres mille hommes ; indépendamment du détachement de l'armée du Rhin proportionné aux circonstances où elle se trouvera, et qui pourra aller depuis 30 jusqu'à 10 000 hommes, selon les événements. Mais je vous vois assuré, appartenant à vous, de 50 000 à 60 000 hommes d'infanterie.

Quant à la cavalerie, vous avez :

Les 11e, 12e de hussards	800	4000 hommes.
Les 2e, 7e, 15e, 21e de chasseurs	1400	
Les 8e, 9e de dragons.	800	
Les 2e, 3e, 20e de cavalerie.	1000	

C'est une cavalerie suffisante pour vos dix ou quinze premiers jours d'opérations...

RÉSUMÉ

Infanterie disponible tout de suite	44 000	50 000 hommes.
Cavalerie	4 000	
Artillerie	2 000	

Derrière vous :

Infanterie	8 000	11 000 hommes.
Cavalerie	3 000	
7e division, pour mémoire.		
Total.	61 000 hommes.	

Voilà 60 000 hommes qui, après les sottises que viennent de faire les Autrichiens en s'enfournant dans la rivière de Gênes, vous mettent à même d'agir sans avoir besoin de personne.

Berthier s'empresse de suivre l'avis de Bonaparte et ordonne les formations nécessaires. Cependant, l'artillerie fut réduite à 36 bouches à feu, sans doute faute de chevaux. Les pièces en effet ne manquaient pas. Outre celles dont Berthier avait constaté la présence à Lausanne, quatre avaient été trouvées à Genève, et, le 2 mai, le général Watrin signalait au général Dupont, chef de l'état-major, l'existence à Morges, au château et au magasin à sel, de « 40 pièces de bronze de divers calibres, et la plupart de très petit calibre, tous montés sur leurs affûts. Ils appartiennent aux Suisses, et sont sans munitions. On pourra, avec très peu de frais, en mettre au moins 20 en état de marcher de suite. »

Comment la formation de cette armée a-t elle pu rester secrète? Les *Mémoires* de Napoléon vont nous fournir la réponse à cette question.

Comment tenir caché aux nombreux espions de l'Angleterre et de l'Autriche le mouvement de l'armée? Le moyen que le Premier Consul jugea le plus propre fut de le divulguer lui-même, d'y mettre une telle ostentation qu'il devint l'objet de raillerie pour l'ennemi, et de faire en sorte que celui-ci considérât toutes ces pompeuses annonces comme un moyen de faire diversion aux opérations de l'armée autrichienne qui bloquait Gênes. Il était nécessaire de donner aux observateurs et aux espions un point de direction précis : on déclara donc par des messages au Corps législatif, au Sénat, et par des décrets, par la publication dans les journaux, et enfin par les intimidations de toute espèce, que *le point de réunion de l'armée de réserve était Dijon :* que le Premier Consul en passerait la revue, etc. Aussitôt tous les espions et les observateurs se dirigèrent sur cette ville : ils y virent, dans les premiers jours d'avril, un grand état-major sans armée, et, dans le courant de ce mois, 5 à 6000 conscrits et militaires retirés, dont même plusieurs estropiés consultaient plutôt leur zèle que leurs forces. Bientôt cette armée devint un objet de ridicule, et, lorsque le Premier Consul en passa lui-même la revue le 6 mai, on fut étonné de n'y voir que 7 à 8000 hommes, la plupart n'étant pas même habillés. On s'étonna comment le premier magistrat de la République quittait son palais pour passer une revue que pouvait faire un général de brigade. Ces doubles rapports allèrent par la Bretagne, Genève, Bâle, à Londres, à Vienne et en Italie : *l'Europe fut pleine de caricatures*, l'une d'elles représentait un enfant de douze ans et un invalide avec une jambe de bois; au bas, on lisait : *Armée de réserve de Bonaparte.*

Cependant la véritable armée s'était formée en route: sur divers points de rendez-vous, les divisions s'étaient organisées. Ces lieux étaient isolés, et n'avaient point de rapports entre eux. Les mesures conciliantes qui avaient été employées par le gouvernement consulaire pendant l'hiver, jointes à la rapidité des opérations militaires, avaient pacifié la Vendée et la chouannerie. Une grande partie des troupes qui composaient l'armée de réserve avaient été retirée de ce pays. Le Directoire avait senti le besoin d'avoir à Paris plusieurs régiments pour sa garde et pour comprimer les factieux. Le gouvernement du Premier Consul étant éminemment national, la présence de ces troupes dans la capitale devenait tout à fait inutile : elles furent dirigées sur l'armée de réserve. Bon nombre de ces régiments n'avaient pas fait la désastreuse campagne de 1799, et avaient tout entier le sentiment de leur supériorité et de leur gloire. Le parc d'artillerie s'était formé avec des pièces, des caissons envoyés partiellement d'un grand nombre d'arsenaux et de places fortes. Le plus difficile à cacher était le mouvement des vivres indispensables pour une armée qui doit faire un passage de montagnes arides, et où l'on ne peut rien trouver : l'ordonnateur Lambert fit confectionner à Lyon deux millions de rations de biscuits. On en expédia sur Toulon une centaine de mille pour être envoyées à Gênes; mais dix-huit cent mille rations furent dirigées sur Genève, embarquées sur le lac, et débarquées à Villeneuve, au moment où l'armée y arrivait.

En même temps que l'on annonçait avec la plus grande ostentation la formation de l'armée de réserve, on faisait faire à la main des petits bulletins où, au milieu de beaucoup d'anecdotes scandaleuses sur le Premier Consul, on

prouvait que l'armée de réserve n'existait pas et ne pouvait pas exister; qu'au plus, on pourrait réunir 12 à 15 000 conscrits. On en donnait la preuve par les efforts qui avaient été faits, la campagne précédente, pour former les diverses armées qui avaient été battues en Italie, par ceux qu'on avait faits pour compléter cette formidable armée du Rhin; enfin, disait-on, laisserait-on l'armée d'Italie si faible, si on avait pu la renforcer. *L'ensemble de tous ces moyens de donner le change aux espions fut couronné du plus heureux succès.* On disait à Paris, comme à Dijon, comme à Vienne : « *Il n'y a point d'armée de réserve.* » Au quartier général de Mélas, on ajoutait : « L'armée de réserve dont on nous menace tant est une bande de 7 à 8000 conscrits ou invalides, avec laquelle on espère nous tromper pour nous faire quitter le siége de Gênes. Les Français comptent trop sur notre simplicité : ils voudraient nous faire réaliser la fable du chien qui quitte sa proie pour l'ombre. »

Pendant tout le temps de la formation et de la concentration de l'armée de réserve, il y eut incertitude sur ses plans d'opération. Placée à égale distance à peu près des deux théâtres de la guerre, elle devait, suivant les circonstances, fournir l'appoint décisif soit sur le Rhin, soit en Italie.

Le 18 février, une note dictée par Bonaparte à Bourienne parle de l'éventualité d'une marche sur l'Italie par le Splugen, afin de tomber sur les derrières de l'armée de Mélas.

Après avoir fait le compte des journées de marche de Coire à Bergame, soit douze jours, le Premier Consul écrit :

« Il est difficile de se hasarder à placer des magasins à Coire et au Splugen, parce que, à la première marche rétrograde, ils se trouveraient pris, et que d'ailleurs une opération de cette nature ne peut réussir qu'avec un extrême secret.

» Il faudrait donc que l'armée partît de Zurich avec des vivres pour quinze jours. Il serait facile d'avoir un entrepôt de vivres qui serait conduit jusqu'à l'extrémité du lac, par eau; ce qui diminuerait les transports de trois jours. Il ne s'agirait donc plus que de transporter des vivres pour douze jours.

» Le soldat pourrait prendre, en partant de Zurich, pour quatre jours de vivres. Il n'en faudrait donc plus que pour huit jours... »

Le 1er mars, l'idée d'opérer par la haute vallée du Rhin, et même par le Tyrol, n'est pas abandonnée; une lettre à Masséna le prouve. Toutefois, à cette date, une reconnaissance est ordonnée au St-Gothard, pour compléter une reconnaissance antérieure de l'aide de camp Duroc. Il peut se faire aussi que le Premier Consul se décide simplement à appuyer le général Moreau. Il lui écrit :

« Il n'est pas impossible, si les affaires continuent à bien marcher ici, que je sois des vôtres pour quelques jours. »

Et cinq jours plus tard, il écrit à Brune :

« Il serait possible que, vers le 10 germinal, je me portasse au Rhin. »

Cependant, dès le milieu de mars, le passage en Italie par le Gothard semble prendre de la consistance. Une note écrite vers le 15, communiquée au général Dessolle, chef d'état-major de Moreau, donne des instructions à ce dernier.

Son armée, forte de 110 000 hommes environ, doit être fractionnée en quatre corps. Les trois premiers de ces corps porteront le nom collectif de corps d'armée du Rhin ; le quatrième, fort de quatre divisions, sera le corps de réserve.

La mission du corps d'armée du Rhin sera de franchir le fleuve, et de repousser l'ennemi à douze ou quinze marches en arrière. A ce moment, le corps de réserve passera en Italie par le Gothard, et sera relevé, en Helvétie, par trois des six divisions de l'armée de réserve. Les trois autres, concentrées à Genève déjà au moment du passage du Rhin par Moreau, ou bien auront suivi le corps de réserve en Italie par le Gothard en remontant la vallée du Rhône, à moins qu'elles ne passent par Berne et Lucerne ; ou bien, si les circonstances l'exigeaient, se seront transportées à Schaffhouse pour appuyer l'armée du Rhin.

Tout en élaborant ce plan de campagne, le Premier Consul complétait ses recherches par la reconnaissance des autres voies de communication avec l'Italie. C'est ainsi qu'un rapport de reconnaissance du 31 mars, rédigé par le sous-lieutenant Tourné, donne des renseignements circonstanciés sur le Valais et la route du St-Bernard. Un autre rapport, dont l'auteur est inconnu, rapport du 22 mars, fournit des renseignements sur le même passage.

Le 25 mars, un message de Berthier, alors ministre de la guerre, à Moreau, précise, en apportant une indication nouvelle, le plan du Premier Consul plus haut résumé. Moreau doit franchir le Rhin du 20 au 30 germinal (10 au 20 avril). Le corps de réserve, fort de 40 000 hommes, sera aux ordres du général Lecourbe ; son avant-garde, 5 à 6000 hommes, sera au St-Gothard.

Dès qu'en Allemagne Moreau aura intercepté la communication directe avec Milan par le lac de Constance et les Gri-

sons, Lecourbe passera le Gothard, tandis que l'élite de l'armée de réserve de Dijon franchira le *Simplon* ou le St-Gothard.

Les trois dernières divisions de cette armée remplaceront Lecourbe en Suisse.

Le 9 avril, ce plan semble encore le plus probable. Carnot, devenu ministre de la guerre, le confirme au général Moreau, et en informe le général Masséna, en Italie. En outre, pour assurer mieux la concordance des diverses armes, le général Berthier a l'ordre de conférer avec Moreau. Il tombe d'accord avec lui dans une entrevue à Bâle.

Mais les événements se précipitent. Le feld-maréchal Mélas attaque Masséna, dont les forces sont inférieures et épuisées. Sur le Rhin, Moreau est inactif. Le Premier Consul ordonne un mouvement à l'armée de réserve. Pour la première fois, il va être question du Grand-St-Bernard. Il écrit au ministre de la guerre, le 24 avril :

L'armée d'Italie est aux prises avec l'armée autrichienne. Soit qu'elle vainque, soit qu'elle soit vaincue, il est indispensable que l'armée de réserve ne perde pas une heure.

Si nous sommes vainqueurs, l'armée autrichienne se trouvera considérablement affaiblie et hors d'état de résister à l'armée de réserve.

Si notre armée d'Italie est vaincue, et qu'elle soit obligée de prendre la ligne de Borghetto ou tout autre pour défendre les Alpes-Maritimes, il est encore indispensable que l'armée de réserve attaque le Piémont ou le Milanais, afin de faire une diversion et d'obliger l'armée autrichienne à revenir à la défense de la Lombardie et de ses magasins.

Je vous prie, en conséquence, de donner ordre au général en chef Berthier :

1° De porter, en toute diligence, l'armée de réserve à Genève;

2° De faire passer à Villeneuve, par le lac, tous les approvisionnements de guerre et de bouche qui ont été rassemblés à Genève;

3° De se porter, le plus rapidement possible, en Piémont et en Lombardie, soit en passant le Grand-St-Bernard, soit en passant le Simplon.

Quelle que soit l'issue des événements d'Italie, l'armée autrichienne, qui s'est enfournée sur Gênes et sur Savone, se trouve d'autant plus éloignée des passages des montagnes, et dans un état de délabrement tel, qu'elle est absolument hors d'état de tenir la campagne contre les 40 000 hommes que le général Berthier peut facilement réunir.

Je vous prie également, citoyen Ministre, d'activer le départ, de Paris, des chevaux et des pièces d'artillerie destinés pour l'armée de réserve.

Avant que cette armée n'ait franchi le St-Bernard et le Simplon, nous aurons des nouvelles positives de la situation où se trouvera notre armée d'Italie.

Le télégraphe d'aujourd'hui, de Bâle et de Strasbourg, m'apprend qu'il n'y a rien de nouveau. Réitérez l'ordre au général Moreau d'attaquer l'ennemi. Faites-lui sentir que ces retards compromettent essentiellement la sûreté de la République...

BONAPARTE.

Ainsi, la décision n'est pas encore prise du passage par le Grand-St-Bernard ou par le Simplon. Le même jour, 24 avril, dans une missive, Bonaparte écrit ce qui suit à Berthier :

...Vous sentez combien il est essentiel que l'armée de réserve donne à plein collier en Italie, indépendamment des opérations de l'armée du Rhin.

Pour cela faire, vous avez deux débouchés : le St-Bernard et le Simplon...

Par le St-Bernard, vous vous trouverez agir beaucoup plus près du lac de Genève, et dès lors vos subsistances seront beaucoup plus assurées.

Par le Simplon, vous arrivez tout de suite dans un plus beau pays.

Rien en Italie ne pourra résister aux 40 000 hommes que vous avez. Que l'armée autrichienne sorte victorieuse ou vaincue (de sa lutte contre Masséna, *Réd.*), elle ne pourra, dans aucun cas, soutenir le choc d'une armée pareille.

Avant que votre armée ne soit arrivée à Genève ou à Villeneuve, j'aurai des nouvelles positives de la situation de l'armée d'Italie, qui me mettront à même de vous donner des instructions plus précises[1].

Les nouvelles de l'armée d'Italie arrivent en effet. Elles portent que Masséna a été battu. Il faut donc se hâter et marcher par le plus court. Le 27 avril, le Premier Consul avise Berthier que l'armée de réserve franchira le St-Bernard.

Mon projet ne serait plus de passer par le St-Gothard; je ne regarde cette opération comme possible et dans les règles ordinaires de la prudence que lorsque le général Moreau aurait obtenu un grand avantage sur l'ennemi.

D'ailleurs, il est possible que ce ne soit plus à Milan où il faille aller, mais que nous soyons obligés de nous porter en toute diligence sur Tortone, pour dégager Masséna qui, s'il a été battu, se sera enfermé dans Gênes, où il a pour trente jours de vivres.

C'est donc par le St-Bernard que je désire que l'on passe. Arrivés à Aoste, on sera à même de se porter sur le lac Majeur et sur Milan en peu de marches et dans un pays abondant et tel qu'il nous le faut, s'il devenait inutile de se porter tout de suite sur la rivière de Gênes. D'ailleurs, l'opération de passer par le St-Bernard me paraît beaucoup plus proportionnée à vos moyens actuels, puisque vous n'aurez à nourrir que depuis Villeneuve à Aoste, pouvant transporter vos vivres par le lac à Villeneuve. Vous n'avez pas quatre jours de Villeneuve à Aoste.

(A suivre.)

[1] Un post-scriptum laisse même entrevoir la possibilité, si les circonstances l'exigent, d'un passage par le Mont-Cenis.